



# 100 Questions sur l'Église

Emmanuel Pisani (dir.)

Jean-Miguel Garrigues •  
Sœur Marie-Ancilla • Guy  
Bedouelle • Jean Dujardin •  
• Serge-Thomas Bonino •  
• Benoît-Dominique de La  
Soujeole • Alain Quilici •  
Georges Rieux • Bernard  
Callebat • Jean Legrez •  
Philippe Barbarin • Michel  
Gourgues • Dominique Rey  
• André Gouzes • Bernard  
Ugeux



ARTEGE  
ÉDITIONS

# 100 Questions sur l'Église

# **100 QUESTIONS SUR L'ÉGLISE**

*Ouvrage collectif*

*sous la direction d'Emmanuel Pisani*

ARTÈGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tous. Très tôt Cassien a été lu par les laïcs, chez nos frères d'Orient. La vie monastique, avec un cadre de silence, est peut-être plus favorable. Mais les difficultés y prennent d'autres visages, et le tumulte des pensées peut atteindre le même degré que dans une vie bousculée par mille occupations.

D'ailleurs est-il impossible de dire pendant ses déplacements « Dieu, viens à mon aide ! » ? Et de même quand des soucis envahissent l'esprit ?

On peut aussi remarquer que le *Confiteor* n'est pas réservé à une liturgie proprement monastique. Or nous confessons que nous avons péché par pensée. Comment dire cela en vérité si on ne fait aucune attention à ses pensées ? Nous disons aussi que nous élevons nos cœurs vers le Seigneur. Comment élever son cœur s'il adhère à toutes sortes de choses qui le ligotent ? Le chemin spirituel des Pères du désert est la condition même d'une participation réelle à la messe, de l'accueil du don de Dieu dans l'eucharistie.

Je me demande si le plus grand obstacle au chemin spirituel des Pères tient aux activités, aux soucis, aux transports. Je crois qu'il y a un obstacle beaucoup plus grand. La quête d'un idéal à atteindre à tout prix, le désir de guérison allant jusqu'à y asservir la foi chrétienne : c'est mettre Dieu à son service. Comment dans ces conditions s'ouvrir à son don ? Et ces dangers redoutables se rencontrent aussi bien chez les laïcs que chez les religieux.

Il faut aussi remarquer que le circuit intérieur utilisé par les Pères du désert pour prier avec l'Écriture est occupé aujourd'hui par la télévision. Au lieu de distiller la Parole de Dieu goutte à goutte dans notre mémoire, nous distillons des images à profusion. Elles s'impriment et prennent la place. Quand la Parole de Dieu arrive, elle a fort peu d'espace où se glisser. On ne peut mener le combat spirituel sans un jeûne, sans creuser un

espace pour laisser grandir le don de Dieu. À chacun de voir ce qui fait le trop-plein.

*E.P. : Qu'est-ce que cela change à notre vie que de suivre le Christ ?*

**M.-A.D. :** Voilà une question qui peut s'entendre en bonne et en mauvaise part. Si je cherche un plus pour moi, j'ai peur que cela ne change pas grand-chose. Si c'est pour être aimé, ce sera la béatitude pendant un temps, puis la déception. Si c'est pour être consolé, quand arrivera l'épreuve, le Christ me décevra. Si j'attends une guérison psychologique, ce n'est peut-être pas lui qu'il faut aller consulter.

Le Christ nous entraîne à sa suite, dans une démarche filiale. Il nous conduit à recevoir un don et à répondre à notre tour par le don de nous-mêmes.

*E.P. : Suivre le Christ, est-ce un chemin qui conduit au bonheur ou bien à la souffrance, à la privation, à l'ascèse ?*

**M.-A.D. :** Suivre le Christ conduit au bonheur, à vivre de sa vie, une vie sans fin, entièrement remodelée par la charité. Or nous avons rempli le creux qui devait recevoir cette Vie par des biens de toutes sortes. Nous arracher à leur emprise ne peut se faire sans souffrance, sans impression de privation, d'amputation ; bref, sans travail, sans ascèse. La souffrance que nous rencontrons en suivant le Christ tient à notre péché. Mais il est venu lui-même nous montrer comment faire de cela même, un chemin de filiation.

**Pour aller plus loin :**

- Sœur MARIE-ANCILLA, *Saint Jean Cassien, Sa doctrine spirituelle*, Marseille, La Thune, 2002.
- Sœur MARIE-ANCILLA, *Chercher Dieu*, Paris, Source de Vie, 2005.
- Sœur MARIE-ANCILLA, *Saint Antoine du désert : Conduit au désert par l'Esprit*, Paris, éditions du Livre ouvert, 2006.
- Sœur MARIE-ANCILLA, *Les Pères du désert, médecins des âmes*, éditions Lulu, 2012.

**Sœur Marie-Ancilla** : moniale dominicaine au monastère de Lourdes et spécialiste des Pères du désert et de la règle de saint Augustin. Auteur de nombreuses publications, elle donne un cours de théologie sur le site <http://www.domuni.com>

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



plus profond car jamais, jusqu'alors, Dieu n'avait totalement abandonné son peuple. Or, à Auschwitz, il semble qu'il l'ait laissé à lui-même. À partir de là, la réflexion se développe, et elle nous conduit à une interrogation sur notre discours à propos de Dieu. Que disons-nous de Dieu ? En relisant le livre de Job, j'ai été très frappé à la fin du livre, quand toute l'histoire de Job se conclut, par une réflexion mise dans la bouche de Dieu : « Il fustigea les amis de Job qui avaient mal parlé de lui et il loua son serviteur qui avait parlé avec droiture » (42, 7). Les amis de Job ont élaboré une théodicée, un discours théorique sur Dieu, ils ont voulu sauvegarder l'image qu'ils avaient de Dieu et la concilier avec la problématique du mal. Or, pour Dieu, c'est Job qui a bien parlé de Dieu, avec droiture. Cela me rappelle un article du cardinal Lustiger parlant d'Élie Wiesel comme d'un théologien des temps modernes. Il n'a pourtant pas fait une œuvre théologique, mais il est un théologien car il pose de bonnes questions à Dieu.

D'une certaine manière il y a une forme de théodicée qui n'est pas possible après un tel événement. Mais il est vrai qu'il y a dans la tradition chrétienne une hymne de Grégoire de Nazianze très célèbre, qui appartient à ce qu'on appelle la théologie apophatique (des Pères grecs). Saint Thomas d'Aquin ne l'ignore pas lorsqu'il dit en substance : « Tout ce qu'on peut dire de Dieu n'est rien par rapport à ce que Dieu est lui-même. » Notre démarche théologique, lorsque l'on parle de Dieu, doit nécessairement demeurer humble.

*E.P. : Pour les théologiens juifs, cet événement de la Shoah n'est-il pas interprété comme une remise en cause de la permanence de l'élection d'Israël ? Où est le Dieu qui s'est révélé à Israël dans cet événement qui constitue la négation la plus radicale, la plus absolue du peuple juif ?*

**J.D.** : Il y a bien des réponses juives à cette interrogation. Le rabbin Irving Greenberg prend comme point de comparaison ce qui s'est passé après 70 : le peuple juif s'est trouvé devant un défi, le temple a été détruit et le peuple s'est en partie dispersé. Comment interpréter un tel événement. Les pharisiens y ont vu une invitation à approfondir l'Alliance par une plus grande fidélité à la Torah, mais Dieu n'a pas abandonné son peuple. Il lui demande au contraire de se prendre davantage en charge, d'être plus responsable de lui-même. Il lui a confié l'univers, il ne peut pas tout faire. Il y a même, en quelque sorte, renoncé en faisant l'homme à son image. Dans cette perspective, la Shoah apparaît à Greenberg comme un défi nouveau lancé à l'homme par Dieu.

*E.P.* : *Cela voudrait-il dire que Dieu abandonne l'homme à sa responsabilité ?*

**J.D.** : Je ne veux pas m'exprimer à la place des penseurs juifs, mais il y a là une ligne de pensée liée à la conception qu'ils ont du récit de la création. Lorsque Dieu se repose le septième jour, il ne faut pas comprendre que Dieu devient indifférent à l'aventure et à l'histoire humaine, mais il se met en retrait pour que l'homme prenne toute sa place. Dans cette perspective, Dieu a confié à l'homme les moyens, y compris par la Torah, d'organiser la vie humaine, la vie sociale, les rapports entre les êtres humains. Il renonce à lui imposer sa volonté. Il fait le pari terrible de la liberté totale et entière.

*E.P.* : *Le Grand Jubilé a donné lieu à une célébration solennelle de repentance. C'est au cours de la liturgie que le pape Jean-Paul II a exprimé la nécessité de reconnaître les péchés commis contre le peuple juif. Pouvez-vous nous dire ce qu'est la*

*repentance, de quoi est-elle constituée ?*

**J.D.** : Le mot « repentance » est important, même s'il n'a pas été bien perçu dans les consciences chrétiennes, car il implique l'idée d'une culpabilité personnelle. Or, je n'éprouve personnellement aucune culpabilité personnelle par rapport à ce qui s'est passé dans l'histoire, y compris pendant la guerre où j'étais un tout petit enfant, et je n'ai donc pas le sentiment d'être coupable en quoi que ce soit. Il aurait mieux valu employer le mot de conversion, de changement. Il aurait presque fallu employer le mot hébreu de *teshuvah*, de retour... Or c'était impossible parce que le mot de « conversion » est, malheureusement dans nos rapports avec le peuple juif, marqué par une histoire de conversion forcée. C'était un mot inacceptable. Mais si nous ne sommes pas coupables de ce qui s'est passé hier, nous en portons la marque, la trace. La solidarité en Christ est au cœur de la pensée chrétienne, c'est une idée que Jean-Paul II a fortement développée. Pour éclairer notre conscience, notre espérance d'aujourd'hui et de demain, il faut que nous assumions ce passé, que nous ayons le courage de le reconnaître, sans pour autant frapper la culpabilité de ceux d'hier, car nous ne sommes pas meilleurs qu'eux, comme le disait le cardinal Billet à l'assemblée de Lourdes en 1997.

*E.P.* : *Cette reconnaissance du passé, de nos erreurs, de nos fautes, d'une faute « collective » appartient-elle à la tradition chrétienne ?*

**J.D.** : Oui. Il faut se rappeler que toute eucharistie commence par une démarche pénitentielle communautaire. Ce n'est pas par hasard. Ce n'est pas une confession personnelle, mais il est demandé à la communauté chrétienne, avant de célébrer le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*E.P. : Beau coup de parents refusent cependant de faire baptiser leurs enfants préférant leur laisser le choix quand ils seront adultes, au nom même de la liberté.*

**S.-T.B.** : Il y a malentendu sur la liberté. La liberté n'est pas un absolu. Elle n'a de sens que par rapport aux valeurs : le vrai et le bien. Elle est ce pouvoir extraordinaire que nous avons, non pas d'abord de dire « non », mais de dire « oui » aux valeurs d'une manière vraiment personnelle, qui vienne du plus intime de nous-mêmes. La liberté est donc une adhésion, un consentement à ce qui est bon, vrai et bien, et qui préexiste à ma liberté. Pour que la liberté soit ce qu'elle doit être, il faut donc commencer par proposer des valeurs, en faire sentir tout l'attrait.

Aux parents qui disent : « Il choisira quand il sera plus grand ; nous voulons respecter sa liberté », je réponds : « De toute manière, vous avez déjà gravement violé la liberté de votre enfant puisque vous lui parlez français, vous le reprenez quand il ment... Ce faisant, vous lui imposez une langue, une certaine morale... » Mais, de fait, si ses parents s'abstiennent de parler français à leur enfant ou de le reprendre quand il ment, il y a fort à parier que cet enfant n'accédera jamais à la liberté, car, pour penser, il faut parler, pour choisir, il faut des repères. Un enfant que l'on garderait à l'abri de toute influence sous prétexte de respecter sa liberté ne deviendrait jamais un homme ! De la même manière, c'est parce que les parents font écouter à leur enfant de la belle musique que l'enfant, devenu grand, aura un certain goût qui lui permettra de discerner ce qui est vraiment beau dans le domaine musical. Pas de vraie liberté sans une éducation qui insère l'enfant dans une tradition. Les parents sont condamnés, si je puis dire, à transmettre une culture à leur enfant. Pourquoi dès lors avoir scrupule à transmettre ce qui est au cœur de toute culture : la dimension religieuse ?

*E.P. : Ne peut-on pas d'abord transmettre la foi, éduquer à la foi, sans pour autant baptiser l'enfant et cela afin de lui laisser la possibilité d'exprimer pleinement son consentement en toute connaissance de cause et en demandant à l'Église le baptême le jour où il pourra exercer sa liberté ?*

**S.-T.B.** : Il ne s'agit pas seulement d'une question d'information religieuse. L'éducation chrétienne vise d'abord à favoriser une vie intérieure d'amitié avec le Christ, sans laquelle le contenu intellectuel du « catéchisme » n'a guère de sens. Il faut donc donner à l'enfant les moyens de cette communion avec le Christ. Or cette vie est un don de la grâce. Personne ne peut la donner à l'enfant ; il ne peut que la recevoir de Dieu dans le baptême.

### **Pour aller plus loin**

- Serge-Thomas BONINO, *Les anges et les démons : Quatorze leçons de théologie catholique*, Paris, Parole et Silence, 2007.

**Serge-Thomas BONINO** est dominicain de la Province de Toulouse. Docteur en philosophie et en théologie, il a été nommé en 2011 par le pape Benoît XVI Secrétaire général de la Commission théologique internationale.

# Pourquoi se marier quand on vit ensemble ?

Alain Quilici

*Au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, Tertullien écrivait : « Quel couple que celui de deux chrétiens, unis par une seule espérance, un seul désir, une seule discipline, le même service ! Tous deux enfants d'un même Père, serviteurs d'un même Maître : rien ne les sépare ni dans l'esprit ni dans la chair ; au contraire ils sont vraiment deux en une seule chair. Là où la chair est une, un aussi est l'esprit. Ensemble ils prient, ensemble ils se prosternent, ensemble ils observent les jeûnes ; ils s'instruisent mutuellement, s'exhortent mutuellement, s'encouragent mutuellement ». Les « nouveaux amoureux » sont loin de ce modèle. Ils se méfient du mariage, des serments trop vite prononcés et des paroles qui engagent. Les divorces qui se multiplient dans leur entourage n'encouragent pas au mariage. Ils préfèrent vivre au jour le jour et voir, voir si la relation amoureuse apporte ce à quoi ils aspirent : le bonheur. Comment surmonter cette crise du mariage et que peut-on attendre de ce sacrement ?*

*E.P. : Gustave Thibon a écrit : « Quand deux êtres se déçoivent réciproquement, il est à peu près sûr que chacun n'a aimé que soi-même en l'autre. Et la déception leur vient, non de l'autre, mais d'eux-mêmes : de la fausse orientation de leur amour fourvoyé dans l'impasse de la recherche de soi. » La crise du mariage est-elle une crise de la compréhension de l'amour ?*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



par conséquent, tout le monde doit pouvoir lire un certain nombre d'indications selon ce mode de significations. Il est clair que le Christ étant un homme, celui qui le représentera de la manière la plus significative sera celui qui est homme.

*E.P. : Mais, dans le Christ, l'homme et la femme ne sont-ils pas égaux ? La femme n'est-elle pas tout aussi image du Christ que l'homme ?*

**B.-D.L. :** Incontestablement, car l'image de Dieu en l'homme qui reflète le Christ est imprimée au baptême, et le baptême n'est pas réservé aux hommes. Cette image sera d'autant plus belle, signifiante, que l'image du baptême se développera allant de sainteté en sainteté dans le sujet. Beaucoup de figures féminines nous apparaissent bien plus signifiantes que bien des figures masculines, plus ternes. Pour la question du sacerdoce, il ne s'agit pas de la vie chrétienne en général, quand elle développe tous les fruits de grâce mais de la vie chrétienne quand elle se reçoit du Christ. La vie chrétienne, considérée dans sa source qui est le Christ en personne qui donne sa grâce, se reçoit par le signe du ministre homme qui représente le Christ. Ensuite, la vie chrétienne effectivement reçue est appelée à développer cette grâce, et c'est là le sacerdoce baptismal rigoureusement commun, identique, aux hommes et aux femmes.

*E.P. : La femme ne peut-elle pas représenter l'amour du Christ qui est la substance même du sacerdoce ?*

**B.-D.L. :** Elle peut, elle doit, et elle le fait souvent mieux. Mais lorsqu'il s'agit du mode sacramentel, liturgique, signifié de façon symbolique, le Christ est la seule source. Et cela est signifié par le ministre du sacrement qui est un homme comme le

Fils de Marie l'était.

*E.P. : Dans le sacrement de mariage, ce sont les époux qui se donnent le sacrement. La femme n'agit-elle pas alors déjà comme un autre Christ ?*

**B.-D.L. :** On dit comme une évidence que dans le mariage, les époux sont ministres, et donc que la femme pour sa part serait ministre, et donc manifesterait le don de la grâce du mariage. C'est une opinion qui n'a jamais été réprouvée. On peut la soutenir sans être en dehors de la communion ecclésiale. Mais l'opinion inverse, à savoir que le ministre du mariage est le prêtre, est tout aussi soutenue, tout aussi légitime, plus ancienne et plus commune. Quoi qu'il en soit, quand bien même on opterait pour l'opinion des époux ministres de leur mariage, il faut bien voir qu'ici la notion de ministre est très spéciale, et pas strictement comparable à ce qu'on entend par « ministre » pour les autres sacrements. La raison en est simple : dans tous les autres sacrements, il est clair qu'on ne se donne pas la grâce, on la reçoit d'un autre, le Christ, représenté par le ministre, parce que la grâce ne peut venir que du Christ.

*E.P. : Le recours à l'Écriture et à la Tradition comme à un absolu ne risque-t-il pas d'évincer le souffle de l'Esprit Saint qui vivifie, renouvelle et purifie les membres de l'Église ? La question de l'esclavage a bien montré le poids des préjugés sociologiques dans l'enseignement de l'Église.*

**B.-D.L. :** Le rôle de l'Esprit Saint dans l'Église est de nous éviter de nous fossiliser. Dans l'Église, la Tradition est vivante, c'est-à-dire actuelle à chaque époque. Ce n'est pas simplement du passé, mais aussi du présent, et qui est aussi le germe du

futur. Ce qui est difficile à comprendre pour nos contemporains, c'est cette profonde unité qu'il y a entre ce que nous tenons du passé, ce que nous vivons actuellement, et ce que nous vivrons demain. Bien sûr, ce n'est pas identique matériellement, mais ce que nous vivons n'est pas essentiellement différent de ce que vivait un homme du Moyen Âge par exemple. Il nous faut donc maintenir toujours ce lien de continuité, chose qu'un esprit moderne saisit beaucoup plus difficilement qu'avant.

*E.P. : Comment expliquer que des femmes se sentent appelées au sacerdoce ? N'est-ce pas un signe de l'Esprit Saint qui travaille et qui veut dire quelque chose à son Église ?*

**B.-D.L. :** Il faut prendre au sérieux et avec le plus grand respect ce que les femmes disent vivre. Il faut entendre et comprendre ce qu'elles disent en fait de besoins, de demandes, de désirs, de soucis. La sincérité d'une revendication ne sera jamais un critère de vérité. Hommes comme femmes, tout ce que nous voulons, sentons, ressentons, doit être passé au crible de ce que l'Esprit dit aux Églises. Tout doit être assimilé en ce sens qu'il faut insérer dans la conscience entière du corps ecclésial ce que vit chacun de ses membres. Et pour cela, chacun de nous doit s'ajuster et ne pas craindre l'héroïsme de la patience !

## **Pour aller plus loin :**

- Louis BOUYER, *Mystère et ministères de la femme*, Paris, Aubier, 1976.
- Janine HOURCADE, *Des femmes prêtres ?*, Préface de Paul Poupard, Paris, Parole et Silence, 2006.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

**B.U.** : On a beaucoup discuté à travers toute l'histoire de l'Église pour savoir ce qui se passe pendant la consécration. Le pain devient-il autre chose ? Il est évident que dans la matérialité des choses, le pain reste toujours de l'amidon, le vin sera toujours du fruit de la vigne. Mais à partir du moment où cette parole a été prononcée par celui qui s'inscrit dans la succession apostolique, au sein d'une communauté qui l'accueille dans la foi, elle nous dit que le Christ est présent de façon réelle. C'est une présence forte et vivante dans ces espèces. Le philosophe Paul Ricœur disait que le symbole est plus réel que la réalité. Déjà, dans cet acte de foi d'une communauté, il y a la reconnaissance d'une présence unique et irremplaçable du Christ, substantielle et non pas symbolique.

*E.P.* : *Est-ce seulement avec la foi que l'on peut voir dans ce pain consacré la présence réelle du Christ ?*

**B.U.** : Il n'y a que la foi qui peut nous faire connaître la présence réelle du Christ parce que c'est une démarche spirituelle à laquelle Jésus nous invite, et qui est aussi le fruit d'une grâce. Nous sommes invités à croire qu'il est avec nous tous les jours jusqu'à la fin des temps de façon invisible aujourd'hui. La présence eucharistique n'est d'ailleurs pas l'unique présence. Jésus le dit : « Lorsque deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Le corps du Christ de l'eucharistie ne peut pas être dissocié du corps du Christ de la communauté chrétienne.

*E.P.* : *Si par l'eucharistie nous communions pleinement au corps et au sang du Christ, peut-on dire pour autant avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 20) ?*

**B.U.** : Paul peut dire cela parce qu'il a fait un certain nombre de choix radicaux et qu'il a effectivement essayé d'être configuré au Christ, c'est-à-dire d'aimer du même amour dont Jésus nous a aimés. La messe finie, il nous revient alors, à notre tour, de donner notre vie : à nous de vivre ce que nous venons de célébrer !

*E.P.* : Pourquoi est-il finalement nécessaire de communier tous les dimanches, de réactualiser la présence du Christ en nos corps humains et en nos corps mortels ?

**B.U.** : La raison d'être de l'eucharistie est de nous faire participer à la grâce du Christ, à son amour et à sa force. Par la participation régulière à l'eucharistie, il nous est possible d'établir une relation profonde avec cette présence du Christ. Cette relation s'exprime aussi tout au long de la semaine par la prière, par l'amour que nous donnons aux autres, etc. La participation à l'eucharistie dominicale est l'expression d'une fidélité et de l'accueil d'une transfiguration intérieure qui, souvent, prend du temps.

*E.P.* : Quels sont les effets que l'on peut attendre de la communion eucharistique pour notre vie personnelle ?

**B.U.** : Si vous prenez l'ensemble de la démarche eucharistique, en sachant qu'il y a deux tables, la table de la Parole et la table du pain et du vin, le fait de partager ensemble la Parole de Dieu et de s'en pénétrer nourrit évidemment notre foi. Le fait de faire mémoire – avec le pain et le vin – de la façon dont le Christ nous a aimés jusqu'au bout nourrit également notre confiance en Dieu. Faire régulièrement mémoire de ce don total de Dieu pour nous sera toujours essentiel pour un chrétien. On n'est pas

chrétien tout seul. L'eucharistie est certainement un sommet de cette rencontre avec le Christ et entre nous. L'effet de la communion se perçoit à la qualité de notre amour, sans aucune exclusive.

*E.P. : Saint Jean écrit : « À tous ceux qui l'ont reçu il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jn 1, 12) et saint Thomas d'Aquin écrit au XIV<sup>e</sup> siècle : « L'effet propre de l'eucharistie est la transformation de l'homme en Dieu », ce qu'il appelle la « divinisation ». Par l'eucharistie, nous participons à la nature divine du Christ ?*

**B.U. :** Bien sûr, déjà avant saint Thomas d'Aquin, il y avait un certain nombre de Pères de l'Église qui disaient : « Dieu s'est fait homme pour permettre à l'homme de participer à sa divinité. » L'eucharistie participe à un véritable processus de transfiguration. Nos frères orthodoxes insistent beaucoup sur la vie chrétienne comme étant un chemin de transfiguration, alors que les catholiques mettront davantage l'accent sur la Rédemption. Cependant, l'eucharistie ne nous fait pas participer à la nature divine du Christ de façon automatique, mais dans la mesure où nous accueillons dans la foi cette présence du Christ en nous, où nous essayons d'aimer comme il a aimé, d'être attentifs à ce qui nous empêche d'être fidèles, d'entrer dans l'intelligence de ce mystère. Alors, nous assistons peu à peu à cette transformation par l'Esprit Saint. Nous avons été créés à « l'image, comme à la ressemblance de Dieu », et si l'image ne peut pas être atteinte, parce que nous resterons toujours d'origine divine dans notre être profond, la ressemblance a été atteinte par le péché. Par l'eucharistie, par la foi, nous redevenons ce que nous sommes, c'est-à-dire ce que nous sommes appelés à être comme le Christ : fils bien-aimés du Père

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



# L'Église est-elle une secte qui a réussi ?

Philippe Barbarin

*Pour certains, l'assimilation de l'Église à une secte est une erreur grossière ; pour d'autres, au contraire, l'équivalence s'impose. L'Église serait-elle une secte qui a réussi ?*

*E.P. : L'Église propose-t-elle une définition du mot secte ?*

**P.B. :** C'est un mot piégé car il a une connotation extrêmement négative. Si on l'identifie à des critères objectifs comme la capacité à pouvoir disposer de son temps, de son corps ou de son argent, alors on risque fort de conclure que les religieux qui font vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance sont manifestement entrés dans une secte.

À mes yeux, ces critères sociologiques ne sont donc pas suffisants. Ils ne sont pas assez affinés car ils ne tiennent pas compte des motivations spirituelles qui déterminent le choix des jeunes dans l'accomplissement de leur vocation. En s'appuyant sur des critères uniquement sociologiques, on méconnaît la puissance de la charité, d'un amour de feu capable d'aller jusqu'à la folie. Lorsqu'un homme dit à sa femme : « Tout ce que je suis est à toi ; mon corps est à toi, mon argent est à toi. Tout mon amour, tout mon cœur, je te les donne, nous faisons une seule chair, parce que Dieu nous a unis », peut-on en conclure que leur mariage est vécu comme une aliénation ? Si ce mariage est vécu dans la ligne de ce qu'enseigne l'Évangile,

comme une offrande d'amour et un acte de Dieu en eux, il n'est pas question d'« aliénation » mais de don de soi à l'autre. Il faut bien voir que c'est la même logique d'amour et de don de soi qui est à l'œuvre lorsqu'une jeune femme ou un jeune homme désire consacrer leur vie à Dieu.

*E.P. : Du point de vue étymologique, le mot secte vient du latin *secare* qui signifie « couper ». En ce sens, il est vrai que le christianisme « s'est coupé » du judaïsme. N'est-il pas alors une secte juive ?*

**P.B. :** À l'époque de Jésus, certains juifs ont reconnu en lui le Messie qui devait venir. D'autres ont vu en lui un imposteur. Il s'en est suivi une cassure et la naissance d'un groupuscule que l'on a nommé les Nazoréens (cf. Ac 24, 5 et 14). Toute la question est de savoir pourquoi ce groupuscule a réussi. Or il a réussi parce que ses membres avaient un dynamisme, un panache ou plutôt un charisme extraordinaire. Saint Paul, malgré sa fragilité, avait une énergie et une foi à déplacer les montagnes. Relisons l'argumentation de Gamaliel dans le livre des Actes des Apôtres. Le contexte historique est celui de la condamnation des disciples de Jésus, mais Gamaliel avertit les membres du Sanhédrin : « Hommes d'Israël, faites bien attention à la décision que vous allez prendre à l'égard de ces hommes. Il y a quelque temps, on a vu surgir Theudas. Il prétendait être quelqu'un et quatre cents hommes environ s'étaient ralliés à lui. Il a été tué et tous ses partisans ont été mis en déroute et réduits à rien. Après lui, [...] on a vu surgir Judas le Galiléen qui a entraîné derrière lui une foule de gens. Il a péri, lui aussi, et tous ses partisans ont été dispersés. Eh bien, dans la circonstance présente, je vous le dis, ne vous occupez plus de ces gens-là, laissez-les. Car si leur intention ou leur action vient des

hommes, elle tombera » (Ac 5, 35-38). Au fond, maintenant que Jésus est mort, il va de soi que l'action de ses disciples va perdre en intensité, elle va s'essouffler d'elle-même. Et Gamaliel énonce l'argument décisif à ses yeux : « Si leur action vient de Dieu, vous ne pourrez pas les faire tomber. Ne risquez pas de vous trouver en guerre contre Dieu » (v. 39).

Quand on se demande si l'Église est une secte qui a réussi, il faut s'interroger sur ce verbe *réussir*. Dans la bouche de Gamaliel, qui n'est pas très courageux mais cependant inspiré par la foi, « une secte qui a réussi », c'est un groupe qui a commencé comme ceux de Theudas ou de Judas le Galiléen, mais qui a fini par durer, franchir les obstacles. Il y a dans cette réussite une expression de la volonté de Dieu. Pour Gamaliel, les événements parlent d'eux-mêmes, ils disent *a posteriori* que l'Église n'est pas une secte. Puisque l'annonce de Jésus comme Messie, Maître et Sauveur s'est répandue dans le monde entier, il est une conséquence qui s'impose à nous : cette communauté est voulue par Dieu.

*E.P. : Lorsque l'on parle de secte, on imagine non loin un gourou qui exerce un pouvoir psychologique fort et qui manipule les adeptes du groupe. Vous nous parliez du panache de saint Paul. Le panache de Jésus qui attire à sa suite les douze apôtres n'est-il pas une forme de magnétisme qui peut rappeler celui des gourous ?*

**P.B. :** Il est sûr que Jésus avait un impact psychologique sur ceux qui le côtoyaient. Il était fascinant, il attirait à lui les foules et les interpellait : « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau » (Mt 11, 28). L'aura et le rayonnement de Jésus sont indéniables même s'ils ne suffisent pas à rendre compte de son œuvre. Aujourd'hui, si l'on assistait à une scène

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'hommes et de femmes qui partagent des valeurs communes en vue d'annoncer au monde une Bonne Nouvelle et d'inscrire en notre humanité la promesse du salut. L'Église est faite pour la transformation de notre monde.

*E.P. : Au cours du Congrès international pour la nouvelle évangélisation qui s'est tenu à Vienne au printemps 2003, le professeur Zulehner rappelait que la nouvelle évangélisation aura lieu si elle est portée par des saints : « Si nous sommes nous-mêmes imprégnés par l'Évangile et si, à la suite du Christ, nous montons sur la montagne pour prier avant d'aller chez les païens, alors notre témoignage portera du fruit, car c'est par cette immersion en Dieu que nous serons amenés automatiquement vers les hommes. » La nouvelle évangélisation nécessite-t-elle la prière ?*

**D.R. :** La nouvelle évangélisation est le fruit du concile Vatican II qui nous invite tous à la recherche de la sainteté. Le chrétien est invité à devenir un saint. Cette sainteté passe par la communion avec Dieu, à travers la méditation dans la prière, grâce à la vie sacramentelle qui signifie notre pleine insertion dans la vie ecclésiale. Le chrétien n'est témoin du Christ que s'il est habité par lui, et si cette habitation l'insère dans la communion ecclésiale. Aujourd'hui, les dimensions de la transcendance, de l'intelligence de l'ultime, du retour et du recours à Dieu doivent être réinvesties. L'Église doit s'engager avec audace sur cette voie.

*E.P. : Évangéliser n'est-ce pas aussi avoir l'audace de proposer de prier ?*

**D.R. :** Bien sûr, il faut l'audace de proposer la prière, mais aussi

apprendre l'art de la prière. Il faut évangéliser la prière. Celle-ci peut être une fuite ou un retour facile à un Dieu guérisseur, à la remorque de mes besoins. Christianiser la prière, c'est la rapporter au Christ grâce à la Parole de Dieu. C'est aussi la vivre en Église. La prière chrétienne est reconnaissance que Dieu est Dieu, et découverte que son Nom est miséricorde, parce qu'en son Fils, il est venu répondre aux attentes existentielles de l'homme. Aussi la prière chrétienne est-elle glorification, intercession et adoration. La liturgie de l'Église structure la prière de la communauté chrétienne autour de ses attitudes. Elle donne à l'Église de se constituer comme corps du Christ pour le salut de nos frères les hommes. Elle est la source et le sommet de toute évangélisation.

## **Pour aller plus loin :**

- Frédéric AIMARD (dir.), *Enquête sur la nouvelle évangélisation*, Paris, Le Sarmant, 2002.
- Mgr Dominique REY, *Lettre pastorale sur la nouvelle évangélisation*.
- Kurt KOCH, *Chrétiens en Europe : Nouvelle évangélisation et transmission des valeurs*, Traduction de Michel Salamolard, Paris, Saint-Augustin, 2004.

**Dominique REY** : évêque du diocèse de Fréjus-Toulon depuis l'an 2000 ; membre de la communauté de l'Emmanuel. Il est docteur en Économie fiscale.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



## **Pour aller plus loin :**

- PAUL VI, *Sacerdotalis Caelibatus / Célibat Sacerdotal*, Paris, Téqui, 2005 (réédition).
- Mgr Mario MARINI, *Dalmanoutha - La gloire de Dieu*, Paris, Téqui, mars 2005.

**Bernard CALLEBAT** : maître de conférence à la Faculté de Droit canonique de Toulouse, directeur du C.E.R.H.M.I.R. (Centre d'Études et de Recherches sur l'Histoire Méridionale des Institutions Religieuses).

# Table des matières

## **Qui sont les Pères de l'Église ?**

Jean-Miguel Garrigues

## **Qui sont les Pères du désert ?**

Sœur Marie-Ancilla

## **L'Inquisition a-t-elle produit une Shoah ?**

Guy Bedouelle

## **Quel regard l'Église porte-t-elle sur le peuple juif ?**

Jean Dujardin

## **Faut-il baptiser les petits enfants ?**

Serge-Thomas Bonino

## **Pourquoi se marier quand on vit ensemble ?**

Alain Quilici

## **Pourquoi ne peut-on pas ordonner des femmes prêtres ?**

Benoît-Dominique de La Soujeole

## **Faut-il être confirmé ?**

Georges Rieux

## **Les chrétiens sont-ils anthropophages ?**

Bernard Ugeux

## **Dieu pardonne-t-il ?**

Jean Legrez

**L'Église est-elle une secte qui a réussi ?**

Philippe Barbarin

**La nouvelle évangélisation aura-t-elle lieu ?**

Dominique Rey

**Quel est l'esprit de la liturgie ?**

André Gouzes

**Pourquoi les prêtres ne peuvent-ils pas se marier ?**

Bernard Callebat

Achevé d'imprimer en septembre 2013  
Imprimerie Jouve  
1, rue du Docteur Sauvé  
53101 MAYENNE CEDEX

Dépôt légal  
septembre 2013  
Imprimé en France